

vrai petit paradis terrestre. En pousse-pousse, (1) mes deux compagnons et moi, nous nous rendons à l'hôpital, tenu par les Franciscaines Missionnaires de Marie. Après avoir traversé le parc magnifique de la ville, nous arrivons, non sans mille détours à travers des allées de cocotiers, de bananiers, de mangliers, etc., à la résidence des religieuses. Je n'y connais aucune Sœur. Mais, quand elles eurent appris que j'appartenais à la Province de Paris, quelle joie pour toutes de m'entretenir et plusieurs de me demander des nouvelles des Pères qu'elles avaient connus à Clevedon, en Angleterre. A 7 h. $\frac{1}{2}$, nous sommes chez les Pères Oblats de Marie Immaculée et, là, nous restaurons nos forces. A 9 h. nous quittons nos aimables hôtes et laissons également trois de nos compagnons de route. Ce sont des Frères de Saint-Gabriel qui vont continuer, dans les Indes, l'excellent enseignement dont la France avait profité jusque là, mais que des lois scélérates leur interdisent désormais dans leur propre patrie. Après une courte promenade, nous nous rendons sur l'*Annam* afin de nous y reposer. Il est 11 h. du soir.

Mercredi, 9. — Malgré le bon dessein d'aller me coucher, il me faut y renoncer. On décharge encore l'*Annam*. Les coolis qui aident à la manœuvre crient à tue-tête et à qui mieux-mieux pour faire croire qu'ils travaillent, ou bien, peut-être, pour nous dispenser d'entendre le bruit assourdissant des machines. Quoi qu'il en soit je me vois dans l'obligation de regagner le pont supérieur. J'assiste au déchargement des marchandises, et, considérant la manière dont il s'opère, je me convaincs de l'inutilité absolue du mot « fragile » apposé fréquemment sur les colis. Il en est de même de cette phrase courante : « Craint l'humidité et la chaleur. »

Vers 2 h., une averse torrentielle vient rafraîchir, pendant dix minutes, ceux qui ont trop chaud. Les passagers qui, vaincus par le sommeil, se sont livrés à Morphée, sur le pont même, reçoivent une douche plus ou moins agréable. C'est alors un remue-ménage général pour chercher une place favorable sous les tentes. Mais, le plus comique de l'affaire, c'est la disparition subite de tous les indiens. Bonne aubaine pour eux ! Depuis un moment le second perdait son temps à les faire travailler ; mais, maintenant il ne peut courir après !!! Ils se sont enfuis dans tous les coins du paquebot. Un quart d'heure s'est écoulé depuis que la pluie a cessé ; mais, pas d'Indiens ! ces paresseux ne sont pas pressés. Qui sait si une seconde averse ne va pas avoir

(1) Le pousse-pousse est une petite voiture à deux roues traînée par un homme,